

Cyrille Bret

Dix attentats qui ont changé le monde

COMPRENDRE LE TERRORISME
AU XXI^e SIÈCLE

ARMAND COLIN

Illustration de couverture : Robert Giroux © Getty images.
Graphisme de couverture : Élisabeth Hébert.

© Armand Colin, 2020
Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur
11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff
ISBN : 978-2-200-62782-9

AVANT-PROPOS

Catastrophes, attentats et pandémies

Les pandémies, les cataclysmes naturels, les *krachs* boursiers et les révolutions politiques ont ceci de commun avec les attentats terroristes qu'ils ont le pouvoir d'infléchir le cours de l'histoire collective. Ces événements inattendus et brutaux créent une fracture dans le cours du temps humain. Au sens strict, ils constituent des crises : dans la langue des médecins de l'Antiquité, la *krisis* est ce moment crucial, dans l'évolution d'une maladie, où le patient est placé entre la guérison et la mort. La crise est l'instant décisif où se scelle le destin d'un malade. Par extension, les crises sont les événements où se décide, brusquement, les destinées collectives. Une crise sépare nettement un « avant » et un « après » radicalement différents, qu'il s'agisse des chaînes de production, des flux de capitaux ou de l'organisation des institutions.

Les crises majeures, qu'elles soient économiques, politiques ou sociales, ont la triple capacité d'accélérer, de révéler et d'infléchir les mouvements qui déterminent notre existence. La pandémie que nous vivons ainsi que la crise économique que nous affrontons aujourd'hui changent le monde : elles bouleversent les rapports de force réels et symboliques, les comportements et les représentations humaines ainsi que les priorités individuelles et collectives. Les crises sécuritaires,

financières et sanitaires ont déjà façonné le XIX^e siècle ; le fanatisme religieux, presque occulté au XX^e siècle, est devenu la menace principale sur bien des continents ; les épidémies, qu'on croyait maîtrisées par la technologie, ont suspendu net la mondialisation des flux de biens et de personnes. C'est le propre des catastrophes : elles s'imposent au monde humain et le transfigurent, souvent douloureusement, jusqu'à lui donner un tout autre visage.

À la différence des autres crises, les attentats terroristes découlent d'un projet de domination politique. Les terroristes ont tous la prétention de servir une cause. Les séismes, les épidémies et les tsunamis n'affichent pas un programme : ces crises ont des origines que l'esprit humain peut comprendre *a posteriori* mais que l'action humaine ne peut guère maîtriser. Sauf à les considérer comme des punitions divines, ces catastrophes s'imposent aux hommes sans découler d'un projet explicite et articulé. Les attentats terroristes ont, eux, l'ambition de constituer de sanglants manifestes politiques.

C'est dans cette spécificité que réside leur tragique : la violence souvent mortelle faite aux hommes procède d'une intention humaine, elle aussi. Dominer par la panique, tel est le noyau dur des attentats analysés ici, par-delà leurs particularités. Voici ce que la comparaison avec les autres crises doit faire apparaître : la crise terroriste a une signification pour ceux qui la déclenchent, même si elle paraît insensée à ceux qui la subissent. Les catastrophes naturelles, elles, n'ont, littéralement, pas de sens. Le combat contre la violence politique en général et contre le terrorisme en particulier est donc, ultimement, une lutte de sens et sur le sens.

INTRODUCTION

Un attentat peut-il changer le monde ?

Notre siècle n'a pas vingt ans. Mais il est déjà scandé par plusieurs jalons sanglants.

Les attentats terroristes qui, partout dans le monde, meurtrissent les victimes, endeuillent les familles et indignent les opinions publiques ont profondément façonné les deux dernières décennies. Si bien que le XXI^e siècle apparaît déjà comme l'âge du terrorisme.

L'ère ouverte par le 11 septembre 2001 est placée sous le signe de ces violences de masse, surmédiatisées et conçues pour traumatiser des sociétés entières. Avec l'effondrement des tours du *World Trade Center*, c'est le monde politique tout entier qui s'est affaissé car la terreur est (re)devenue une passion collective omniprésente. Avec la prolifération de la propagande djihadiste et le retour des violences politiques d'extrême droite, notre univers s'est transformé : le massacre aléatoire essaie de se faire passer pour une tactique politique comme une autre. Avec la peur de meurtres en série au coin de la rue, notre expérience quotidienne de l'espace public a complètement changé. Après 2001, toutes les sociétés sont entrées, les unes après les autres, dans une nouvelle ère politique.

Les attentats terroristes sont désormais si importants dans les représentations collectives que beaucoup de citoyens

les placent au premier rang de leurs préoccupations et de leurs craintes, devant le chômage, les injustices sociales, les pandémies, le changement climatique. Al-Qaida, Daech et leurs affiliés locaux ont bouleversé la vie politique de dizaines de pays. Les interventions américaines en Irak et en Afghanistan ont recomposé les relations internationales. Les opérations militaires contre les mouvements djihadistes au Sahel, en Syrie ou encore en Afrique orientale ont ébranlé bien des équilibres régionaux. C'est une évidence : depuis 2001, le terrorisme a bouleversé la vie de populations entières et la lutte anti-terroriste a infléchi les grands équilibres politiques, juridiques et financiers internationaux.

Pour autant, le terrorisme a-t-il réellement produit un siècle nouveau ? Un attentat, aussi meurtrier et terrifiant soit-il, est-il capable de changer le monde ? Telle est la question centrale de cet ouvrage.

L'attentat, une expérience vécue par tous

Depuis longtemps déjà, le terrorisme a cessé d'être « seulement » un motif de désolation pour les victimes, un objet d'investigation pour les enquêteurs et un thème de débat pour les hommes politiques. La violence terroriste est devenue une expérience personnelle, vécue – directement ou indirectement – pour chacun d'entre nous.

Non parce que les attentats se seraient multipliés – cette statistique macabre est bien difficile à tenir –, mais parce que la diffusion de la violence terroriste sur les écrans s'est accélérée et amplifiée. L'attentat est devenu un événement douloureusement imprévisible et dangereusement récurrent. Pour s'en convaincre, il suffit de mesurer le poids des attentats du 11 septembre 2001 dans la conscience

nationale américaine et l'importance des attentats du 13 novembre 2015 à Paris dans l'identité politique française.

Quels que soient notre âge et notre origine, nous avons tous été confrontés à un attentat terroriste – dans notre quartier, dans notre ville ou dans notre pays. La douleur et le fracas, l'horreur et la colère, la crainte ou le dégoût nous ont tous saisis ces dernières années. Par sa puissance de destruction et par son poids dans les représentations communes, le terrorisme contemporain est devenu un élément de l'histoire personnelle et de la mémoire collective. Chacun a désormais une expérience directe ou indirecte de l'« effet de terreur » généré par l'attentat.

Analyser les attentats qui nous ont bouleversés, c'est repenser ce qui nous est arrivé. Étudier le terrorisme contemporain, c'est aussi se scruter soi-même.

Le règne de la panique

On glose souvent sur l'impossibilité de définir le terrorisme. On critique comme naïves les tentatives pour distinguer la violence terroriste de celle qui ne l'est pas.

Le terroriste de l'un serait le résistant de l'autre. Mais identifier le terrorisme n'est pas si difficile en réalité. Pour l'analyser, il faut cerner les éléments récurrents des différents attentats perpétrés depuis 2001. Car c'est l'attentat qui définit le terrorisme.

Massacres à grande échelle, les actes terroristes sont planifiés pour capter l'attention des médias et obséder les (télé)spectateurs. Attaquer des soldats ou des policiers, cibler un homme politique et son entourage, cela relève de l'assassinat politique, de la révolte armée ou de la guérilla urbaine. Mener une attaque secrète contre une base militaire

ou réaliser un sabotage contre une infrastructure stratégique ne constitue pas un attentat : il s'agit plutôt d'une opération clandestine. Or, le terrorisme contemporain aspire à une médiatisation maximale de son action en recourant à la violence la plus extrême dans les circonstances les plus inattendues – un « attentat secret » est une contradiction dans les termes. L'attentat est conçu pour prendre les services de sécurité à contre-pied et pour saisir les opinions dans les moments de vulnérabilité maximale : élections, meetings, fêtes collectives, etc.

Dans les tactiques terroristes issues du 11 septembre, l'ampleur du bilan est essentielle car c'est elle qui crée le choc initial et attire ainsi l'attention des médias. L'attentat terroriste est d'abord et avant tout une violence physique. Mais c'est aussi, plus largement, une violence psychique et symbolique faite aux survivants et aux témoins. La violence terroriste n'est pas seulement un face-à-face direct entre les criminels et leurs victimes. C'est aussi une agression indirecte contre les représentations collectives de ceux qui assistent à l'attentat sans lui succomber. Le terrorisme est une tactique « indirecte » : il frappe les victimes mais, au-delà, souhaite atteindre les autorités politiques et les opinions publiques. On voit ici la nature « triangulaire » de l'attentat : en plus des victimes et des criminels, une troisième instance entre en jeu, le public. À travers les chairs déchiquetées et les membres arrachés, le terroriste vise à frapper aussi les esprits. Le plus brutalement possible. Le plus durablement possible. Le plus largement possible. Il s'adresse à un public qui dépasse la foule attaquée. C'est pour cette raison qu'il recherche avidement les médias et les caméras. C'est pour cette raison qu'il ajoute à la cruauté du massacre celle du spectacle.

Le tragique profond de l'attentat est que la mort et la souffrance ne sont, pour le terroriste, que des moyens. La violence est l'instrument d'une tactique visant à dominer les esprits par la panique. L'« effet de terreur » consiste à plonger toute une population dans la stupeur. L'auteur d'un attentat cherche à installer dans une population donnée un sentiment de vulnérabilité généralisée : la mort peut être infligée à n'importe qui, n'importe quand et n'importe où, et par n'importe quel moyen.

Dans le monde de l'après-11 septembre, un événement prend la dimension d'un attentat terroriste lorsqu'il a pour objectif, par l'utilisation d'une violence extrême et visible, de faire régner la terreur. C'est ce que font apparaître l'analyse et la relecture des attentats récents les plus emblématiques de la période que nous venons de vivre.

Penser le terrorisme à l'épreuve des attentats

Pour comprendre le terrorisme contemporain, pourquoi retracer schématiquement la dizaine d'attentats qui ont endeuillé le monde depuis vingt ans ? Ne faudrait-il pas plutôt mener l'enquête – policière, administrative – pour débusquer leurs ramifications criminelles ? C'est déjà fait, fort heureusement, par les policiers et les magistrats. Contre le sensationnalisme journalistique, ne conviendrait-il pas plutôt d'écrire une histoire générale et universelle des terrorismes ? Plusieurs ouvrages historiques ont déjà paru sur le sujet. Pour dépasser le traumatisme des attentats, ne faudrait-il pas plutôt produire des études spécialisées sur les réseaux terroristes les plus influents, Al-Qaida et Daech ? Là encore, ces études sont désormais nombreuses et de qualité. Ne devrait-on pas alors plutôt détailler les profils

des terroristes ? C'est en cours, et les résultats sont solides. Pour saisir les éléments essentiels du terrorisme, pourquoi ne pas réaliser une étude philosophique de ce type de violence terroriste ? Cette théorie du terrorisme est bien développée aujourd'hui¹.

La documentation sur les attentats eux-mêmes est abondante. Elle est même pléthorique, dans les journaux, les commissions d'enquête, les compte-rendus des tribunaux, les monographies spécialisées. Une *Histoire du terrorisme* est publiée². Mais, ce qui manque, c'est une analyse politique des « effets de terreur » provoqués dans les pays frappés par le terrorisme. Il en va de la signification politique de la terreur. Et de l'évolution de la politique qui s'accomplit sous nos yeux.

Ces différentes approches sont indispensables : chacune d'entre elles permet de secouer la torpeur angoissée dans laquelle le terrorisme veut nous maintenir indéfiniment. Mais aucune ne se penche sur les attentats en eux-mêmes. Leur charge politique et leur portée historique passent souvent au second plan. Une attaque terroriste – surtout quand elle est emblématique – agit comme un miroir déformé et déformant de la situation politique du pays qu'elle touche. Un attentat agit comme un accélérateur du destin commun. Les prises de conscience se précipitent. Les réactions s'affirment. Les décisions se scellent, des choix de société sont opérés. L'attentat est donc à analyser non seulement comme symptôme politique mais aussi comme tournant historique.

Le présent ouvrage est conçu pour mesurer la portée politique, sociale et symbolique des attentats les plus

1. Cyrille Bret, *Qu'est-ce que le terrorisme ?* Paris, Vrin, 2018.

2. Gérard Chaliand et Arnaud Blin, *Histoire du terrorisme : de l'Antiquité à Daech*, Paris, Pluriel, 2016.

emblématiques des deux dernières décennies. Pour ressaisir une histoire que nous avons subie et qui nous a rapidement échappé, il se veut un exercice de mémoire politique.

Or, pour ce faire, il ne suffit pas de disposer d'une théorie générale du terrorisme : elle est trop large car trop globale et transhistorique. Plutôt qu'une théorie du terrorisme, une analyse des attentats est éclairante. Et plutôt qu'une contre-enquête sur le déroulement des faits, une évaluation politique de leur signification collective est nécessaire.

Les attentats, entre ressassement et oubli

L'attentat terroriste a un destin paradoxal : face à lui, nous passons de l'obsession immédiate à l'oubli graduel. Au moment où il tue, mutile et blesse, l'attentat nous sidère et nous obsède. Les chaînes d'information continue et les fils d'actualité, les discours politiques et les discussions familiales lui sont intégralement consacrés, jusqu'au ressassement. Par le choc qu'il provoque, il semble interrompre le cours de la vie individuelle et collective. Déclarations politiques indignées, journées de deuil national, discours d'hommage aux victimes, manifestations de rue contre la violence, appel à l'union sacrée... pendant quelques jours, les villes et les populations suspendent leurs existences ordinaires pour ne se consacrer qu'à l'attentat. Mais, peu à peu, l'affairement quotidien reprend. Malgré le deuil et la douleur, le fil de nos existences se renoue, même si la mémoire des victimes subsiste. Le fracas des attentats ne dure pas indéfiniment.

Comme toute expérience vécue, l'attentat est guetté par les faiblesses de la mémoire et les injustices de l'oubli.

La vie reprend, mais l'impression de désastre perdure. Sans que nos esprits aient pris la mesure de la portée véritable de l'attentat.

Vingt ans après les attentats du 11 septembre, deux décennies après le lancement de la « guerre mondiale contre le terrorisme » (*Global War on Terror*) par George W. Bush, il est temps de dépasser et l'obsession et l'oubli. La première trouble notre jugement sans honorer mieux la mémoire des victimes. Le deuxième permet à la vie de suivre son cours mais sans tirer les leçons d'un passé pourtant puissant.

Chaque année, les attentats terroristes se chiffrent par centaines. Plusieurs observatoires et *think tanks* les répertorient et les inventorient pour retracer des évolutions selon la géographie, les modes opératoires, les idéologies, etc. Les attentats sont malheureusement très nombreux mais tous n'ont pas la même portée politique. Tous n'ont pas le même poids dans la vie collective.

On constate que certains actes très graves peuvent détruire des vies sans devenir des événements politiques. Un braquage spectaculaire ou un meurtre particulièrement horrible sont de cet ordre. Certains actes de violence politique ont, au contraire, un effet très important, alors que leur bilan est (heureusement) limité comme un assassinat politique ciblé, celui de Gandhi par exemple. L'importance politique et sociale d'un acte de violence ne se mesure donc pas au nombre de victimes ni à l'ampleur des dégâts. D'autres critères entrent en jeu : la valeur symbolique du lieu, le choix du moment, l'identité des criminels, la nationalité des victimes, etc. Un « effet de terreur » ne prend force que dans un contexte donné. Si, par exemple, le massacre de Beslan en Ossétie du Nord traumatise toute la région en 2004, c'est aussi parce qu'il est déclenché le 1^{er} septembre, jour de rentrée solennelle pour tous les écoliers de Russie.

Telle est donc l'ambition du présent essai : comprendre pourquoi et comment certains des attentats les plus traumatisants du XXI^e siècle ont des « effets de terreur » durables et universels.

Dix attentats peuvent-ils résumer un siècle encore jeune ?

Toutes les victimes du terrorisme sont égales en malheur et en dignité. Mais tous les attentats n'ont pas la même portée. En matière de violence politique, il n'est rien de plus indigne que la compétition des bilans qui fixe l'importance d'un événement au nombre des victimes qu'il a faites. La place historique d'un attentat ne se mesure pas à la douleur qu'il inflige : elle est toujours maximale et inacceptable. Mais la signification politique dépend d'autres éléments qu'il faut mettre en évidence. Il en va du récit collectif des communautés meurtries.

Au fil des deux décennies écoulées, bien plus d'une dizaine d'attentats ont marqué des villes, des régions et des pays. L'analyse détaillée de dix attentats ne saurait donc suffire à rendre compte des évolutions du XXI^e siècle, ni même à retracer l'histoire de la violence politique depuis 2001. Sélectionner, c'est éliminer. Et choisir les événements emblématiques, c'est s'exposer à la critique d'en avoir négligé d'autres par incompétence, oubli ou biais idéologique.

Les limites d'une telle sélection sont trop évidentes pour qu'il soit nécessaire de les détailler. Ainsi, pour analyser la propagation de l'hyperterrorisme d'Al-Qaida en Europe, il aurait fallu non seulement décrire les attentats de Madrid en 2004 mais aussi passer en revue les dizaines d'attentats revendiqués par Al-Qaida perpétrés contre des Européens

au Maghreb et au Moyen-Orient. Il aurait été utile de consacrer un chapitre entier aux attentats de Londres en 2005 car ils ont suscité dans la démocratie parlementaire la plus ancienne d'Europe un tournant sécuritaire préoccupant.

De même, pour dresser un état des lieux du terrorisme en France aujourd'hui, il aurait fallu analyser aussi précisément les attentats de janvier 2015 contre la rédaction de *Charlie Hebdo* et contre les clients de l'Hyper Cacher de la Porte de Vincennes que les attentats du 13 novembre 2015 au Stade de France, dans les rues du quartier de la République et au théâtre du Bataclan. Et pour comprendre « l'africanisation » du terrorisme, il aurait été nécessaire de ne pas se limiter aux attentats perpétrés par les Chebabs à Nairobi en 2013 et en 2019 mais de détailler aussi les exactions de Boko Haram au Nigeria ou encore d'Al-Qaïda au Maghreb islamique (AQMI) au Sahel. Enfin, la radicalisation violente de l'extrême droite occidentale mériterait une analyse non seulement à travers le cas d'Anders Behring Breivik mais aussi dans les attentats perpétrés en 2019 à Christchurch en Nouvelle-Zélande et à Halle en Allemagne en 2020. Les attentats commis contre la Russie auraient pu eux aussi être davantage détaillés. L'explosion criminelle d'un *charter* de touristes russes le 31 octobre 2014 au-dessus du Sinaï et les attentats du métro de Saint-Petersbourg le 3 avril 2017 auraient trouvé leur place dans l'analyse du « moment Daech » en Europe.

Mais l'ambition de cet ouvrage n'est pas encyclopédique. Il faut le juger non sur son exhaustivité mais sur la justesse dans son analyse des « effets de terreur ».

Nous avons donc identifié les événements terroristes qui ont eu le plus de poids politique dans les deux décennies ouvertes par le 11 septembre. Dans cette sélection à la fois macabre et difficile, plusieurs critères ont été retenus.

Tout d'abord et avant tout, nous avons cherché à mettre en évidence ce que nous avons constaté à travers le monde : chaque culture politique, chaque communauté nationale est obsédée par « ses » attentats historiques. C'est un des effets recherchés de la terreur : enfermer une communauté sur elle-même, la rendre nombriliste. Ainsi, la France et la Belgique ont-elles entamé des examens de conscience douloureux suite aux attentats de 2015 et 2016. Mais Français et Belges ne doivent pas oublier que d'autres États ont eux aussi été frappés par des acteurs identiques et selon des scénarios proches. On néglige, tout à sa douleur, le fait que le terrorisme devient une violence politique universelle. Nous avons donc choisi de mettre en lumière des attentats qui ont pu nous paraître éloignés, dans le temps et l'espace, pour rappeler combien d'autres pays sont eux aussi en proie aux doutes et à l'horreur face au terrorisme. Qui, en France et en Europe, hormis les spécialistes, a sérieusement pris en compte les attentats de Mumbai en 2008 ou de Nairobi en 2013 et en 2019 ? Ces événements ont pourtant pesé sur l'histoire nationale et sur les destinées mondiales. Et surtout, les terroristes, eux, se comparent entre eux et rivalisent à travers la planète. On verra à quel point les attentats de Mumbai de 2008, négligés en Europe, auront servi de modèle tragique à la campagne de Daech en Europe et en Afrique.

Le deuxième objectif de cet ouvrage est de montrer ce qui, dans les vies politiques, chez nous et à travers le monde, est en passe de changer. Les attentats terroristes, les réactions officielles et populaires à ces violences, les réformes juridiques et administratives qui en découlent transforment rapidement des cultures politiques. Dans les actions violentes les plus choquantes, les traditions ressuscitent, les tensions oubliées se ravivent, les mouvements

d'opinion se précisent. La crise terroriste joue le rôle d'un révélateur des situations politiques. Ainsi, la Norvège a pris douloureusement conscience, en 2011, de l'islamophobie qui travaille une partie de son opinion. De même, l'Inde de la prospérité s'est tragiquement remémorée le conflit non résolu du Cachemire en 2008 lors des attaques de Mumbai. À chaque fois, nous avons essayé de mesurer ce qui se manifestait des cultures politiques à travers les violences terroristes.

Enfin, nous avons choisi ici d'aborder les attentats par leurs conséquences. Ces dix attentats ont eu des effets de souffle considérables sur la vie collective et individuelle. Dans les réactions officielles comme dans les protestations individuelles, ce sont nos passions fondamentales qui ont été réactivées : la douleur, l'indignation, la colère et le dégoût au premier chef. Mais il nous a semblé essentiel d'aller au-delà de ces réactions immédiates. Si ces événements ont acquis un statut historique, c'est qu'ils ont cristallisé des conflits latents et eu des effets durables et profonds. Ils sont des conséquences et des symptômes bien sûr, mais ils sont aussi des causes. L'Inde a ainsi accéléré son tournant identitaire après les attentats de Mumbai. La radicalisation hindouiste était certes déjà présente auparavant, mais elle a pris un virage essentiel en 2008. De même, la présidentialisation du régime russe s'est explicitement affirmée en 2004 après les attentats de Beslan.

Pour commémorer les victimes, analyser dix attentats est assurément dérisoire. Et pour dresser une encyclopédie du terrorisme contemporain, c'est bien insuffisant. En revanche, pour repérer les événements qui ont modifié le cours politique de notre jeune siècle, la relecture de ces dix événements emblématiques est éclairante. Elle permet de saisir ce que chaque vague terroriste a de spécifique.